

Title	終焉と王国 : L'agonie et le royaume
Sub Title	L'agonie et le royaume
Author	Henry, Nathalie
Publisher	慶應義塾大学法学研究会
Publication year	2018
Jtitle	教養論叢 (Kyoyo-ronso). No.139 (2018. 2) ,p.131- 170
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	朝吹亮二先生退職記念特集号 = Theses in honour of the retirement of professor Asabuki, Ryoji 翻訳
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN00062752-00000139-0131

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

翻 訳

終焉と王国

—— *L'agonie et le royaume* ——

le premier recueil de poèmes de Ryoji Asabuki, paru en 1979 aux éditions Seidosha

une traduction de Nathalie Henry
avec l'aide inestimable de Hiroyuki Kasai

à chaque saison la direction décidée, gouttant
un rire sans son donné aux lèvres
aux secousses de la ville entière sombrant, les oiseaux s'envolent
les gens sont suspendus, l'histoire enfle et les fleurs sont effacées
il brûle (... il brûle vraiment) le royaume
d'un fragment à un autre
une fois passé le carrefour c'est la fin de la nuit, la neige, est passée, à ce moment
vers l'ongle qui a pris la forme d'une femme, la neige
danse, donne, une offrande
qui devient étoile / herbe

I

le Minotaure traverse l'épithaphe...

le Minotaure traverse l'épithaphe
la joie des orchidées en éclats

la force d'attraction des pétales tremblants
de l'est se répand un cercle de silence
la fumée de l'eau le bruit d'une déchirure, tel petit
enfant fiévreux la rencontre avec une forme d'éternité
alors
le poisson fend le bleu du ciel bondit d'argent
l'ombre mord blanc le

la froide folie de la ville...

la froide folie de la ville en automne
la froide danse de la vieille capitale en automne
ressac, la température d'une lune de biche, la descente dans le cristal, douce
une pente commence
sur la marche de pierre traîtresse
le sang et, semblable l'angle aigu d'une orchidée
vers la bouche humide de la femme qui a passé le sable blanc, à nouveau
tombant, la neige
gelant la silhouette translucide de ce dimanche
fragrante
telle cheveux de la femme, chaude
telle souffle taillant les bâtiments
la neige, vois du ciel de l'est
ce lointain où avec l'aube d'étranges oiseaux s'en viennent voler,
elle s'apaise dans le bleu, d'une poussée du doigt glisse dans le bleu
les vitres de la ville sont à l'arrêt
l'automne de la ville est une mer
antique

la douce folie de la ville en automne

ton corps humide laisse bien...

ton corps humide laisse bien passer l'électricité
tel poisson pris de rouille rouge
la neige continue de tomber sur la ville
mais quand même octobre c'est l'automne
quelque chose est en marche qui pavot aux lèvres avive l'air de fête
constamment du point de départ vers un désir qui toujours guette
bleus, l'un après l'autre marquer les points
dehors la neige continue de tomber
sur ton ventre de porcelaine céladon
fièvre et écume en mouvements circulatoires, dans ton
cri, la saison retrouvant brusquement la honte
goutte la couleur dans les veines des nuages, l'imbibe
le Minotaure (de la colline) vole dans le drap du coin de l'œil tu le vois
tu fonds ma neige
derrière toi
moi de la Toison d'or vers la lune, ton
moi, de la Toison d'or vers la lune

à l'arrière du chant sacré...

à l'arrière du chant sacré une poire
gelée et folle est pendue
autour des fleurs blanches les tipules bourdonnent

le bord d'un étang assoupi
où lune et lune à l'envers se joignent
la chambre d'une nonne enfuie d'un incendie
sans feu, masque de miel étang de miel
et la poire est devenue folle, toute rouge
à l'arrière a gelé

la nuit, imaginer...

la nuit, imaginer un crépuscule de rosacées bleues
une mèche de cheveux de femme jetée au feu la nuit
et à son parfum lançant le sortilège toi / moi
seul
avalé dans le brasier du jardin, dans le soleil du taureau noir
tournoyant
cette heure de l'aube où se brûle le thé de loin a passé
hérissée sous le halo du soleil, avec effroi s'est fixée
l'éclat de rire de l'ombre, l'automne du (des) fantôme (s)
le vent hache l'allée d'arbres et les bâtiments
toi / moi, dans le royaume qui soudain, émerge des profondeurs de l'océan
de la falaise a déchiré le ciel
laisser gravée dans le cuivre une alchimie du crépuscule
dans l'entre-deux d'écume
de la vie et de la mort,
du jour et de la nuit, des roses et des lys
des innombrables
amants morts

dans la profonde trace du doigt, comme plume...

dans la profonde trace du doigt, comme plume une faiblesse

cette nuit qui dresse une aiguille de glace doit-elle s'effacer ?

c'est le vulgaire / le mal

de l'œil mi-clos à l'ombre reflétée sur la lune

mais, serait-ce même cette ondulation des cheveux en face assis,

ce sourire qui regarde au travers des doigts doit-il être oublié ?

vers la petite pointe saillant dans l'hiver de la ville

puis des jambes qui glissent ramasser la carte des mers

laissant à se coaguler les deux directions séparées de la pluie

— car même infecté cela paraît si beau

sous la force de gravité de la galaxie

c'est là à jamais l'inquiétude

sur cette montagne, morte et suçant le sang...

sur cette montagne, morte et suçant le sang la veuve

les feuillages rougis sur la cuisse brûlent les éparpillements du cerf

enceinte de la saison profonde doucement gonflant

s'accroupit sur le miroir dégoutte, une voix apaisée

d'une image recouvre

dans le demi-cercle d'un au-delà aux mous rebonds les os se mouillent

l'envers l'endroit d'un encens coulant comme de flammes

impardonnable, un œil jeté en sens inverse au puits de verdure

sur le mauvais chemin toujours égaré

la cloche du temple à l'arrière est vraiment irrégulière...

la cloche du temple à l'arrière est vraiment irrégulière
éteinte sans même un écho émoussé ni dans le ciel ni dans la terre
à l'étroite fenêtre de l'arrière la vieillesse d'une femme ballotte
le soleil s'assombrit, le cerveau est empli d'ombres
dans l'étang à l'arrière une eau tiède stagne
manque déborder aux demi-tours de minables carpes
des fleurs tombant, sur la terre des fleurs tombant, vers le chemin à l'arrière
les montagnes, les nuages, le printemps tout est absent
avancer la barque
non, c'est bien le printemps, juste au-dessus d'un frémissement de la terre
par moments comme d'argent, une poudre qui s'embrume
des fleurs tombant, sur la terre des fleurs tombant, une crampe douloureuse
même le jizô rit et tremble en même temps
à l'arrière, les marches de pierre étroites pour une personne, pour cent
trop larges comme lapis lazuli trop claires
et encore, de même l'est le puits à l'arrière

dans l'incendie refroidi de la nuit...

dans l'incendie refroidi de la nuit
traîner les jambes
blanches de la sœur morte
son cou de boue
la mer se fend en deux, tranche
son sein mince
êtreindre l'abysse, et encore

aller tournant ? la terre (la terre)
 dans la veine interrompue
 un poisson invisible bondit
 venu de l'au-delà s'approche
 là-bas un étrange oiseau
 sur les taches noires ses œufs pourris
 en toute part déverse
 dans le marais une lune rouge
 sur les ornières des cheveux verts
 alors tous les bouquets de nerfs se dissolvent
 les muscles se dissolvent, la conscience s'obscurcit
 laissant la moitié d'un morceau
 la rive, les traces de pas égarés
 se tordent allumer la lumière
 l'allumer puis l'éteindre être enceint de la mémoire
 goûter la cire d'abeille, bien qu'au plein jour une brume
 aux profondeurs du mystère appeller les âmes des morts et des vivants
 cet endroit
 de la rive, ce chemin étroit

à la surface de la terre bouillie retournée...

à la surface de la terre bouillie retournée, l'hiver
 la fièvre avec la baleine danse, et, alors,
 le puits sombre jusqu'à ce lointain où gèle le mercure
 les bruits de pas de la procession assoiffés
 se répandent
 extirper demain l'œil du dieu de la guerre, pointer vers le ciel la tour penchée

c'est-à-dire

la pendre à une strate là-bas

et tirer d'un pore pulsant dans les entrailles

dans un soubresaut gigantesque, dans une balle molle

en sens inversé la remontée

en sentiment inversé le reproche

la ville de l'arrière...

la ville de l'arrière abandonnée

est recouverte du mica blanc du temps, seul le son de la cloche au loin résonnant

seuls les aspidistras rampant

dans les bourdonnements qui se figent —

une chétive invasion de voyageurs et comme

si elle avait brisé toutes les vitres, ensuite

plus rien, se mordant les lèvres

hérissée

une aiguille plantée dans la cuisse allant en quête

toi, cet automne, moi

cet hiver

(en même temps, ou chacun de son côté)

nous nous égarons, attirés par la sueur de la baleine

de la terre le mur de l'atmosphère est de loin proche

traînant la bête, dans ce troupeau compact

ce personnage qui boit un siècle écroulé

enfin se fraie un chemin entre le pistil et l'étamine

et à l'inverse il va

vers l'écrasante solitude

II

il n'y a plus de saison désagréable...

il n'y a plus de saison désagréable
maintenant, sur la colline, le taureau noir aussi s'en est allé
nulle jalousie, le vent se lève
s'envoler dans le ciel monté sur la force du vent
est un rêve, comme si c'était tout
maintenant, le cœur n'est plus de l'homme
de collines en forêts, franchissant les lacs
telle légende voler, et quel qu'il soit
le cœur n'est pas de l'homme
l'œil de la pierre, debout vers le roc
et tel debout s'envoler
tout ce qu'il reste l'effacer des comptes
n'être déjà plus que la forme d'un homme
il y a à célébrer, quel vent
pour que vienne la bonne humeur ?
jusqu'à quel point

bois et / ou charbons ?

onze heures le matin, la lumière en reflets...

onze heures le matin, la lumière en reflets

sur l'acrylique indigo de l'Atlantique
à perte de vue cette étendue
terrifiante de dureté de souplesse et, en un instant
avalant les oiseaux, un troupeau de fines vagues
le ciel la mer jusqu'au soleil, tout parfaitement bleu
avec Christopher
sans un roulis nous cinglons
partis en mer, alors
le soleil brille
un vent léger d'un coup sourit, la voile
est blanche comme sel, une douce inclinaison
le sang ourlant l'or se met à doucement chanter
et se mettent à résonner, pour Christopher
pour moi pour les muscles de trente-deux bras,
des gongs, d'innombrables
formes de cloches ailées
Christopher (le bateau) fait un tour, alors
l'horizon devient un cercle
l'hémisphère merveilleusement vire
en accord avec la musique d'un grand
cuivre bénissant la traversée
le petit soleil et le voilier au-dessous par moments
semblent s'être arrêtés et ainsi de l'un à l'autre
un axe se crée jusqu'au ventre blanc
d'un étrange poisson indiquant la toupie
de temps en temps les regardant
nous fendons l'indigo d'acrylique
avancerions-nous entre les lèvres
avec Christopher

partis en mer, alors vient
la joie

dans la coupe d'or...

dans la coupe d'or l'alcool brûle
en chemin sur la mer la blancheur d'une écume légère, la chaleur
de l'immensité d'émail indigo
le vent s'est suspendu en passe de souffler et les oiseaux en vol
les joues se gonflent
dans un souffle le son du cuivre près de jaillir, à cet instant, ces dix mille ans,
dans la coupe d'or c'est le tumulte, la fête
est une goutte rouge, translucide comme pierre
une girafe, en accéléré rapide,
un éléphant, en accéléré pesant, volent
il est quelle heure ? déjà
cette heure-là, il faut rentrer
maintenant le soleil est au plus loin, au-dessus de la tête l'espace est libre
c'est là, un drame, et à son agonie
dans la coupe d'or l'alcool brûle
pourtant ça ne peut finir comme ça, en fait
bien que la nuit ici soit en passe de poser le couvercle
regarde, c'est si clair, et encore si retentissant
parfaitement bleu, s'en brûlerait-on la gorge
peu à peu les premiers roulis

qui écoute...

qui écoute ?

la colline ne s'ouvre qu'à la nuit
sur le vert des eaux froides, de temps à autre tombe une étoile
au matin, dans la fraîcheur d'un vent d'éclipse
qui vient écouter cette protubérance ?
jambes croisées, est-ce une trace des arbres
qu'à la flamme de cette petite planète
on cherche ? dans les scintillements de loup
d'une mer de torsions accélérées
la neige est électrique, comme de près enveloppée dans le vent puissant
de l'électricité de la neige, une orchidée, silencieuse et aux fleurs s'assombrissant
qui — ?

c'était toujours la fête

demain dans les directions contradictoires de la neige, deux
dans l'instabilité empilés, visages souriants
un visage souriant érotique, un visage souriant effrayant
leurs roulis
le vent telle laisse mourir une forme
la peau d'un poisson penché brille, vole
l'onomatopée penchée trace une ligne
(les noms propres toujours disparaissent)
en direction du pôle glissant des hanches ils avancent, les chevaux
(la particularité même disparaît)
sauvages du glacier
résistant à la chaleur du vent durcissant une
forme
demain, la mémoire d'une balle se tuera

et fil d'aigle abusant de l'ongle fin d'une femme
elle s'élèvera, à en disparaître
bois et charbons
/ bois et
charbons

le désert vole dans le ciel...

le désert vole dans le ciel
vient se joindre à la colline verdoyante, j'avance
sur la colline et dans l'hydrogène
blond de blé je vois le Minotaure
le Minotaure, envolé d'hier au midi noir de l'étude,
rouge
non, de pierre, vaguement les deux se mêlent,
dans la bouche une petite baie
va balançant
sous l'averse, la ville contre sa poitrine apaise
le silence du jour de repos
sur la colline la lumière noire afflue
chassant le foisonnement de mélodies des planètes
qui seulement quand elles vivent la musique re / trouvent le calme
le Minotaure, grat grat, trempe dans le lac
les amygdales de ma sœur (en fait, c'est elle qui m'a donné naissance)
les fait durcir, gonfler, sur la colline
laissez-moi mourir, secrètement
jacinthes

qu'est-ce qu'une poire...

qu'est-ce qu'une poire ?

dans la montée d'une pente douce,

les jambes des passants deviennent transparentes, puis

leur chair aussi à l'œil nu devient imperceptible

bref, la poire est un intérieur

son aspect interne est plus humide, certes,

un genre de lune qui pénètre jusqu'à l'extérieur

sur les planètes on cueille des pavots

elle oscille dans la galaxie

bref, qu'est-ce qu'une poire ?

une fausse amande, coulant dans un vent soufflé d'un son à l'intensité insupportable

rouge, qui dans la chute lève son bouclier

elle pense aux astres, gelés dans la fièvre de la ville

bref, la poire est une écliptique

un matin de juillet, tôt, au réveil une éclipse du soleil

dans la conception apaisée de la Terre

bref, c'est la trajectoire sensible de l'urine

la fête devient une vague rouge...

la fête devient une vague rouge / la nuit

une main sous la soie cachée

un regard allusif aussi, dans le tableau caché

le sang se joint à une eau dure coulant d'entre les isolants

traînant le rêve d'une lumière

glisse sur une mélodie violente

la chambre

est mouillée des eaux des planètes

le parfum de la demi-lune s'approche et

les cheveux de la femme ondulent sur le lac, d'ambre

la poitrine de la femme doucement oscille, élève le tumulte

des jours à jeter

la vague de la nuit, puis

se pencherait-elle vers la voix, le cœur enfin apaisé, les

reins gouttant, sans doute suivrait-elle le tracé ondoyant du dos

alors les doigts restés tordus

un grain sonne le muguet

sur le tissu qui s'imprègne, du blanc vers le bord d'une feuille d'argent,

uniformément bleue, elle sécrète les araignées

au fond de la mer une faible lumière...

au fond de la mer une faible lumière verse, quand l'or borde de vert

des bulles d'air passent, tranchant de multiples strates flottantes

une chambre apparaît, comme balle molle

un homme est là, sur le dos de la main tatouée une croix, immobile et pourtant

dans ce labyrinthe, dans ce palais de fils translucides

bâti par le propriétaire, de lui-même il s'emboîte, sans un mouvement

et du milieu des sourcils fondant il part pour le voyage des poissons

à un pas devant les ténèbres, à un pas devant la peur

à un pas devant mais la carte blanche des mers s'ouvre

les poissons sont en éternelle insomnie

dans la mer de luxuriants déserts se succèdent

le vent de la nuit même souffle, se volatilise
il s'incline tête à l'envers, quelque peu les sentiments se détachent
parce que des yeux froids droit du haut regardent
pris d'une inconcevable douleur, rigide il fait un pas, il mord un roseau
résiste la force d'attraction, cette joie est inconnue
sur le pilier du deuil, les doigts lavés tout déjà en place,
plaque des motifs de fleurs, fait rouler une balle
même la femme de l'arrière se volatilise

c'est parce que les mots des fleurs sont silencieux...

c'est parce que les mots des fleurs sont silencieux qu'on les aime
a murmuré l'homme émacié
les mots des fleurs sont perdus on descend au sous-sol
et ce qui est à boire même est alangui, le temps est lent,
mais néanmoins avec la température passe
s'enfonce dans la chaleur de ce qu'on ne veut entendre et des quêtes enchevêtrées
que l'on renverse la pupille du pavot
les cordes des arcs galopent, le métal balance l'espace
à toute vitesse, du mardi vers le vendredi s'envolent
sombre, la rotation du disque lente, qu'on descende au sous-sol
l'oxygène est sucré, lentement inhalé
les mots des fleurs, on ne sait, gouttent la cire avec la suie
entrent dans le labyrinthe, fabriquent le labyrinthe
chauds, les mots des fleurs pour l'éternité ont des vertiges

c'est pour ça que les fleurs...

c'est pour ça que les fleurs ressemblent à la vitesse
 telle le vol d'un oiseau imitant la forme de l'air
 la fièvre de la ligne des bâtiments tourne goutte d'eau
 donc, doucement accélérant, elles passent la flamme
 par cet endroit de l'œil du masque, donc à la nuit
 les éclats de rire en confettis de l'homme et de la femme balancent
 à la surface de l'eau les ombres reflètent de blanches constructions de pierre
 provoquent une série de mouvements qui ne veulent rien dire
 bang bang ! la lune s'éloigne
 c'est pour ça que les fleurs stimulent
 la neige tombe, ce qui fait bondir dans le champ de vision retréci
 les vitres de rues plus fines que hanches, l'animation de la fête
 semblable à un lac la nuit, donc à la vitesse rouge des cristaux une fois
 porté par le vent, la senteur de l'anis tranche la poitrine de l'homme et de la femme
 donc au cœur de la nuit, les confettis ne cessent de tomber
 la mer couleur de whisky s'apaise les feux sont allumés
 à la fête s'empiffrer de viande
 monté sur une étoile fulgurante

le chanvre noir, le grand...

le chanvre noir, le grand chanvre sombre
 dans la mélancolique écume d'un dimanche répand le sang
 au matin sur la rivière, les traces d'oiseaux antiques
 dans une étrange tension la ville ressemble à Vénus
 recouvert de cire, le métal / le bronze de la mer

la poudre de chanvre noir semée, vers un point de la ville
les muscles se crispent

sur le grand chanvre sombre les tombes s'imbibent blanchâtres
la peine / agate, en tête galopant un vide ouvert
pressant le pas les crabes de l'hiver
dans le trou versant la poudre sur la pierre transcrivant le brun
dans un vague (mais il n'y a rien de vague)
trait oblique, dans une déformation oblique
l'image se tord

le chanvre d'une intensité brillant noir
pour trois jours et trois soirs la ville faite mer
un dimanche de l'or du sang
le matin, un mélancolique carnaval
cannibale

un sombre dimanche fermé d'un couvercle...

un sombre dimanche fermé d'un couvercle au midi passé
une pluie cendreuse scintillante tombe
les nouveaux parapluies en se retirant s'élèvent
dans le retard légèrement se joignent
se laissant aller à ce glissement
d'une beauté imprécise senti au réveil
sur les rues pavées nous volons nous touchons
abandonnons bleu dans le rêve le désert gémissant
le cristal / jusqu'au bout / n'est qu'une illusion

un sang revient à la vie dans le vide laissant des lèvres
 vers la rivière, vers la lumière d'une écume continuant d'affluer
 s'obstine n'efface
 l'été où dansent les fantômes touche à sa fin
 les paupières chaudes, rebondissent
 avalé dans cette énorme quantité d'eau, sévère, tordue
 dimanche retrouve sa pesanteur
 à nouveau la perd, une célébration pour nous deux, poitrine haute
 le lait jaillit, silencieusement
 des hanches aux hanches légèrement balance

j'ouvre la bouche et bois...

j'ouvre la bouche et bois la neige
 j'avance sur les rues pavées, comme un crépuscule
 je traverse le treize novembre, entre parenthèses
 vendredi, le jour où ma sœur morte
 pour la seule fois m'a conduit à sa chambre
 yeux levés vers le ciel je bois la neige
 les instruments à vent à l'unisson résonnent, dans le bleu du ciel le soleil
 si petit
 les ongles de ma sœur, seuls dans la mort gardent la couleur du sang
 ils ouvrent un trou dans des billes de verre, passent un fil
 ma sœur, dans une ligne par trop durcie
 tu continues à vivre, n'est-ce pas ?
 tes narines asséchées désirent l'eau
 je marche, je marche dans la ville sous la neige
 autour je regarde, le drapeau noir est tombé à terre, même

les oiseaux de la saison nous regardent

ma sœur, tu ne devrais pas être là

n'est-ce pas ridicule, avec obstination je refuse que tu t'effondres
comme si le fil de la pierre portait en lui la ligne d'une crête
et là je plie

quand le soleil au-dessous a noirci...

quand le soleil au-dessous a noirci
je tue un crabe, moitié dansant, je ferme la fenêtre
je tue cet insecte, cet être vivant qui ne semble mourir
ou ça, qui peut-être ne vit
le brûlerai-je vif ? à l'eau l'étoufferai-je ?
ces milliers d'années, en un instant
je sors la carte des mers et à sa mort je cherche un endroit
cet endroit où ça est né
mais je ne sais même pas lire les latitudes
il ne faut pas manger de crabe à moitié cuit
un jour que je me tenais derrière elle m'a dit une jacinthe
et gouttant de la jacinthe raidie et tremblante, était un lac
mica, volant au-dessus du glacier
tel une ligne rouge, un cygne
donc
je tue un crabe, au loin un lourd fleuve de plomb déborde
j'avale les œufs du crabe dans le sel invisible
donc, la terre est-elle sur le point de trembler ?

dans l'air vague d'avant l'aube
/ un pas sur le point de se faire

des ères précédentes...

des ères précédentes
le fil incarne le mot
(le dépasse ?)
le plaisir
 au-delà ne continue
 les paupières au-delà ne se ferment

s'éteint
(vraiment ?)
dans la nuit de fête d'avant la fête
au bout de la plus courte des marches
(au-delà peut-il être plus près ?)
enfin je suis devenu femme
les lettres (sciences)
du royaume gouttent
bavent, endurent
font un pas dé – passent
trébuchent

sur le côté les cheveux coulent
sur le côté les parfums coulent
la balle rouge de l'utérus tremble
ce qui est arrivé sur le fleuve déversant la lumière

jouer c'est vivre la mort
le vide du soleil s'écrasant au pôle sud
sans s'étouffer,
ainsi garder en mémoire
s'élevant, l'île
durcit, du royaume arrive la fièvre
la colonne humide, ha colonne humide
(les lettres gravées dans la terre noire s'érodent
laissant la forme des oiseaux)
malgré
répondrai-je aux ombres ?

les œufs l'un après l'autre...

les œufs l'un après l'autre s'envolent
le ciel en parts égales se déchire, toujours bleu devient transparent
(rire) les ailes des oiseaux cisèlent de nouvelles ombres
qui lentement changent de forme
une ligne de regard stricte est impossible
pénétrer dans l'œuf
l'œuf se brise, dans le vent, est séparé de la rondeur nue
dans le ciel le vide, la chanson de la bête s'enflamme
mille sortes d'œufs faisant toute petite leur surface convexe

une mer douce descend...

une mer douce descend arrive à un cercle dur

de petits coraux, une légère fièvre laissée par la demi-lune des poissons
 une fois l'endroit traversé, du tourbillon semant la sueur
 s'ouvre un concept sans forme, le doigt du rêve se tord
 les chevaux fougueux du rêve galopent et effacent la voie lactée
 dépassent les planètes, dans les fumées noires sont pris de folle furie
 les bras maigres déments s'étirent
 et la douce mer plus douce encore
 le cercle dur plus moite saisit

les planètes sont pendues...

les planètes sont pendues dans l'espace
 nous aussi et encore ceux qui offrent aux fleurs / tiges flottons sur le lac
 ce qui toujours est fini, ce qui toujours s'éteint
 nous le tournons et le tournons, aussi bien tournons sur nous-mêmes et ainsi vivons
 au ressac des vagues le ventre de la femme apparaît disparaît
 le vent souffle dans les rayures blanches réprime l'éclat de rire
 sur un chant qui se précipite courant vers la colline
 la métaphore est imprécise mais
 cet avant et cet après de l'instant où à l'unisson les planètes éjaculent

si le lys tombe lourdement...

si le lys tombe lourdement il brûle
 dans la laque le proche et le lointain s'inversent
 comme dans un rendez-vous secret au creux d'une vague rivière
 semblable à une fumée légère quelque chose oscille

les lances se rencontrent, un tumulte lointain
le cocon du regard qui se lève, cette distance
la paupière se ferme bleue, lourdement, lentement
le lys tombe, rebondit, en morceaux s'éparpille, et tel, le souvenir se répète
un petit bouleversement, une petite dilatation verticale
pour cette petite femme, pour le soleil en éclipse gravé dans la rouille du cuivre,
pourquoi
le cœur bat-il ?
dans la laque la poudre d'or goutte, dans cette fertilité la pierre dans ses bras quelque chose
s'enfonce
le rire en éclats de l'au-delà, l'œuf de l'au-delà
le silence de l'au-delà sont brisés les premiers
et donc, quelle était cette matrice
les fragments même douteux
du blanc vers un murmure encore plus vide

III

une joie ténue qui dure un temps cru et ténu à en...

une joie ténue qui dure un temps cru et ténu à en
aboutir au vide et encore plus ténue cette gigantesque
force d'attraction
vers cette mer qui vacille la jambe, dans cette traversée
voler est apprentissage sans variabilité
de l'équateur vers la capitale des planètes —
les étoiles, la voie lactée du vent ! déchire-toi, papyrus !

si la ville brûle rouge, comme...

si la ville brûle rouge, comme un isolant
 sous l'eau plusieurs saisons passent
 le fruit d'une transparence d'acrylique vert mûrit
 rend l'or, en changements violents l'automne
 détruit une célébration, détruit une marche
 vole la jambe de l'un et après
 donne la neige et la chaleur
 c'est pour toi que je chante
 tu te souviens, ce matin-là
 un incendie s'était déclaré au dernier étage d'un bâtiment
 il paraît que des disques et des perles partout étaient brisés
 ce même matin dans ce même bâtiment nous
 pâles, noirs oscillant, à la fenêtre
 si la ville s'enfonçait rouge, comme un vendredi
 tirer la flèche, perfuser dans la veine
 tout appelle la saison
 au bord de la galaxie

la femme qui cache une plume bleue...

la femme qui cache une plume bleue telle une rose
 brûle telle une poire, la femme qui cache une queue
 dans la mélancolie de la ligne tu
 gardes la trace d'une anomalie d'oiseau
 et te dresses
 l'or du temps, lavé d'une neige de sang qui verse

réduit la femme au nom d'un poisson
à l'automne
quand la fête secrète de la chambre goutte des lèvres
la perle effleure, continue d'effleurer
sans jamais être lâchée

célébration, fête...

célébration, fête toujours dans une chaleur de ténèbres
montant au rythme du vent
sur la main tâtonnant une seule senteur, une senteur de demi-lune
telle une lune, pendant cette caresse sur mes cheveux
une moitié de seconde ai-je dormi, dans la senteur de la lune
dans le liquide jaune de la lune devenir transparent
enlacer la lune, dans la fête enlacer l'ombre de la demi-lune
pendant cette caresse sur mes cheveux au beau milieu de la fête
comme manger une amande à travers la soie
comme un matin comme des reins dans la vague
dans la chaleur le rythme régulier des vagues bouillonne
rétrécir la lune au-dessus du lac, dans les vagues
dans une écume jaune telle cristal cette caresse
sur mes cheveux une moitié de seconde ai-je dormi telle une demi-lune
l'amande sous la soie était-elle visible, invisible, brûlant
dans le lac attendait-elle au beau milieu de la fête
dans la vague mouillée d'une lune que l'œil ne voit
tombant au rythme du vent
une caresse sur mes cheveux

jusqu'à ton glacier, fine paupière qui brûle...

jusqu'à ton glacier, fine paupière qui brûle le doigt,
 le poisson rouillé pris de convulsions saura bien me mener
 faire en sorte d'être là devenir un oiseau fuir
 transparent comme bulle du fond du lac
 tendu dans le rouge des ténèbres
 sans plumes, aux reins
 porter la main gaiement
 encore plus gaiement, dans le coquillage étouffer
 dans tes vêtements noirs nue, tu es
 tu ne sembles pas mourir
 tu n'es pas bleue comme le verre, mais
 froide, comme si tombait la neige
 comme si la neige tombait dans ton corps
 dans la voie lactée tes chevilles, se mouillent
 ta main caresse, l'eau d'un coup tombe
 dessous tes tétons colorent ce tremblement
 d'avant que s'ouvre la nuit
 au-dessous de toi l'automne tue les météores
 au-dessus et au-dessous du château le feu brûle
 car tout, pierre, alcool, tel corps gazeux de l'anticipation,
 tel la flèche est sous le masque
 (tu disparais)
 mercure, un cristal donnant une impression
 rouge de poire, rires et rires
 l'aiguille perce l'arbre penché
 et tu deviens chair d'un fruit d'été montée sur un fiacre terrifiant
 les étoiles et la lune et le feu, qu'ils tombent sur toi

qu'irradient les étoiles et la lune et le feu
dans un air ensorcelant comme la femme
(ah, averse, ah
l'averse avalée)
tournant / les mots
dans la chlorophylle telle écume
translucide volant
tu fais couler le courant
tes reins trempés d'une eau de mer telle sueur
tu bondis mollement (semble-t-il)
sur l'oxygène d'une molécule de lumière
tu portes une ombre bleue, perte du paysage
et après

large à en recouvrir l'Atlantique...

large à en recouvrir l'Atlantique l'ombre d'un oiseau au bec une fleur
si haut est le soleil, d'un vol le vent aligne
éteint les flammes dans le bleu translucide
à cet instant, dans cet hémisphère de ciel limpide la densité de l'air s'allège
seul un rire

la fleur lâchée l'oiseau ne laisse que contours, disparaît, les cheveux fins
les premiers traversant une vapeur presque équatoriale
la goutte d'eau dans l'œil faible, l'isolant de la poire
qui réduit la planète appelée Terre, la cire de la galaxie sans bruit s'écoulant
font de face se diriger
les jours, le feu refroidi appelé feu

/ affronter l'ennemi

à en recouvrir un grain de perle

l'inclinaison des collines, battant le sang, retourne à toute son eau et toute sa lumière

les fils oscillent, jouent dans les bulles d'air

peut-être bientôt seront perdus

les lèvres finissent de se rapprocher c'est le début de l'hiver, un jour

viendra la saison du début de la magie des lèvres appelant les âmes, sur la poitrine

de l'acier incolore la lune fond, le lac s'enfonce

leur droit aplomb martèle

un rire ténu retourne

le tremblement d'un doigt ténu et l'arrondi ténu d'une jambe

reviennent, peut-être bientôt seront perdus dans un cerveau instable

ô grand aigle d'or

sans silhouette sur la côte où verse le soleil, viens et règne !

ombre, ô aigle sans silhouette rappelant un hydrogène à la pulpe sucrée

ramène

le sable blanc de la pierre

le reste au regard en forme d'homme

projette les temps dans les veines d'eau

têtes tournées les âmes à l'oblique viennent voler

ô nonchalante parabole

à cet espace étroit des étoiles, donne de la couleur

dans la distance des nuits immobile le triangle (la pyramide à trois côtés)

de la femme sombrant dans un lac sans fond, vers l'au-delà d'un de ses ongles s'éloi

gnant le paysage

seul le rire, seul l'élan du rire revient

ô planètes, ô amas d'eau persistant à donner naissance aux chaînes d'argent

emportez vers un son muet

ce qu'on appelle

un homme

ce qui reste est le rire, ce qui reste n'est plus

qu'une gigantesque forme transparente appelée rire

fabriqué donnant naissance à l'enfant

le soleil noir sous l'œil appelé femme, seul émerge

va mourir ?

vert sombre

les lèvres comme autrefois coagulent le sang

mécaniquement, si on promène le regard sur le bord de l'assiette

si on le lève vers le sang sur l'assiette

ça enfle, plus pur qu'oxygène des montagnes

plus chaud que température fondant l'or, une

profondeur de la terre, qui tremble

incapable de résister,

à une pesanteur de poisson gelé s'enfonce

l'arrondi du sang, ça enfle, cet abysse du sang proche

où il est impossible d'aller voir, l'essor

du son trébuchant d'une poésie,

tout, est marée haute d'une vieille mer

qui prend la forme d'un incendie à l'automne il y a tant d'années

gouverner les trottoirs par trop glissants...

gouverner les trottoirs par trop glissants

à glisser au long de l'ombre rouge d'un oiseau

la forme d'un adolescent émerge, puis disparaît

sur le pôle nord au solstice d'été des arbres de soie s'élèvent
 des bêtes aux splendides fourrures sautent et dansent
 la scène fond dans un glacier
 l'été en vient toujours à passer
 la folle saison un jour en vient à passer
 gouverner les trottoirs par trop glissants
 à glisser au long de l'ombre rouge d'un oiseau
 la forme d'un adolescent émerge, puis disparaît
 puis pénètre la couronne de fleurs d'une adolescente, rend les fleurs
 (le muguet sonne / hume la forêt)
 que tous les temps s'écoulent est une bonne chose
 gouverner les trottoirs par trop glissants
 l'une après l'autre découpées les tranches abimées

la première force arrive...

la première force arrive
 faiblesse dans les veines Vénus décline, sans un chant dans le fond du lac
 tremblante du ciel tombe (la rivière de nouveau se coupe)
 la première force arrive
 dans le premier Fleuve Jaune, dans le Nil
 Afrique, transmettant le flot lointain de l'Atlantique, la première neige tombe
 la première force est arrivée, prend la forme d'un globe terrestre durci
 le pôle nord, le pôle sud légèrement décalés, même si elle émet du pôle sud
 ce qui atteint à l'apogée est une douleur, sans nom
 pendues dans l'espace, les boules de pointes rouges, toutes
 les pousser, les serrer (sans les manipuler)
 (la première force arrive, c'est tout)

elles ressemblent à un œuf, dans la vapeur simplement bouillies, mouillées

elles tombent selon les lois de la pesanteur, s'ajustent à un murmure

cette force, la première

marque le passage le deuil de l'oxygène et de l'hydrogène

trop purs, de nouveau elle est / coupée

l'étoile / l'herbe à la noire intensité brûle la première

eau...

eau, eau du miroir, eau du son, de l'œil, du bras

de la jambe, du doigt, et encore nombre d'eaux à cet instant s'infiltrant

eau, eau de l'endroit, de l'air, de la planète, eau des nuits et des jours souples pénètrent

à cet instant

vert et rouge, le tissu orné d'une colline

de même lignée doucement remuant

paraissant immobile l'obscurité et quelques fibres de lumière se déplacent vers la froide
pesanteur de la poitrine

sur les mers apaisées du nord

nul souffle de vague

matin, une pensée, qui semble avoir entraîné

l'éclipse de l'été

cordes tremblantes, eau, eau du vent, des âmes, eau des paupières

en une, nombre d'eaux

à cet instant affluent

au paysage le chant donnant ses teintes

maintenant sombre

maintenant lointain
ce mouvement des quatre directions
vers les quatre directions
axe aux ondulations de vagues chaudes

une eau, en une seule une énorme quantité d'eaux, en une seule des eaux de toutes les
teintes
de la terre, du feu, de l'homme, de la bête, l'eau
à cet instant débordant se volatilise
semble-t-il
ce bas morceau à quatre mains
sur une carte perdue
dans le vol de saisissants oiseaux
à cet instant

bête hâte-toi...

bête hâte-toi
afin d'être à l'heure pour la célébration de la perle du jour
bête poursuis le voilier il n'y a pas un nuage
dans ce blocus marque d'un signe la fête de la femme
au loin dans le bleu lumineux d'acrylique
bête hâte-toi mais ce moment ne peut même se nommer nuit
vitre, mince glacier qui continue d'encercler
bête fais vite de toute part les flammes rouges s'allument
car sur les hauteurs on dirait que les gens s'assemblent

pendant longtemps résistant au silence de la galaxie...

pendant longtemps résistant au silence de la galaxie
le temps désormais résistera à l'écrasante froideur de l'oiseau, du poisson, de la lumière
deviendraient-elles fossiles, les veines d'eau, molles bondiraient
deviendraient fossiles de la vitesse
qu'y a-t-il à hésiter
boire
l'eau
boire la mer
antique
être enfermé dans le glacier, même
n'est jamais une transcription sans signification
l'herbe qui a inhalé la fumée
est suspendue à chacune des planètes
des oiseaux aux formes aberrantes volent
chantant, vers les moules de chaussures
innommés de demain

la meilleure façon de faire est...

la meilleure façon de faire est de dormant
se réveiller, tel un mort être debout
pourquoi l'homme devient-il homme ?

debout, à l'oblique voler
il y a un fleuve entre les arbres
plusieurs collines

noircies

sans mémoire juste une forme à l'ombre marquée par le soleil

devenir une énigme

il ne faut pas devenir homme, surtout pas homme

pourquoi seul, dans la chaleur d'un matin d'octobre

de toute son ardeur être à se remuer le cerveau ?

homme, pourquoi

ne peux-tu devenir ni bois ni charbon ?

dans le jardin enflé...

dans le jardin enflé comme une sphère

seul le gazouillis des oiseaux est dense, tout

le reste est raréfié

le soleil a tenté de se lever et s'est arrêté

en éclipse, dans un effort pour retenir au moins les contours

de ton soleil brûlant votre jardin s'est assombri

de haut aveugle regardant ce jardin

un moule d'homme par trop alourdi de tristesse

un tiroir par trop pesant

où de ta poitrine à ton ventre se cache ta silhouette

la gravité par trop absente alors recouvert d'un rideau épais

l'œil ne fixe qu'une apparence

le gazouillis des oiseaux, la chaleur / froideur du matin

les sombres glandes lacrymales

mais sans mémoire sans lendemain comme pierre

juste un rapport de forces allongé

le lointain ciel, dans ce
ciel lointain la conscience flotte
est brûlée dans la chambre, sans histoire
la forme de l'amour telle quelle fécondée
est en passe de geler
sans rien en savoir le gazouillis des oiseaux
dense
et la distance reflétée dans le large miroir à la transparence

ô laves...

ô laves, d'un noir rouge
cliquant cliquetant quelqu'un crie entendez
des montagnes vers la mer de la mort, vers la peur
un grondement dans la terre, un frisson dans le corps, elles coulent ondulant
ah l'envie d'éclater un certain chemin
une trajectoire aux multiples chaleurs
poursuivant maladroite, une imitation de pierre
sur ce chemin se blesse
retrouve la forme d'un petit insecte
se nourrissant de papier à en devenir transparent
et rapetisse et grandit
maintenant, on en est encore à l'ouverture
ô sombre fleuve de la ville du nord, là
le sillage incertain des bateaux qui vont et viennent
une senteur qui secoue sous la surface de la terre du nord
forte, près de se volatiliser
une fois devenue roc

elle ne changera plus
 JAMAIS de forme, ce
 corps inorganique bien que de bête
 se lie aux planètes
 tout juste maintenant on en est à l'ouverture
 tôt encore le matin de haut regarder les collines
 le sang des oiseaux a gelé, quelqu'un lâche un rire étouffé
 du rêve vers le rêve, toujours sans conscience
 tenter de se déplacer, à ce moment
 deux organismes froids se mêlent
 tombent ne bougent plus, tant se sont-ils raréfiés
 les gorges des oiseaux essuient la sueur
 sans mouvement mais la volonté déterminée
 dans les profondeurs de la terre le magma coule, dans le ciel les turbulences, et encore
 au-delà les météores en tout sens voltigent
 les sables mouvants à la surface de la terre, le canal sombre
 mais ils ne bougent pas, les bois / les charbons toujours sans bouger restent
 continuent leur communication
 à perte de vue bleue

bouche où passent...

bouche où passent les âmes
 ce gouffre à jamais indicible, si ainsi il est
 en signes des mains fais-le apparaître
 de la première marche de l'escalier ou de la treizième où est la peur ?
 ô monstruosité, dans ce corps reste
 avec ardeur remue le sombre cerveau

toi, ô araignée, dis-moi vraiment
qu'es-tu ?
les forêts des hauteurs et des plaines, les arbres
la montagne des planètes aux sons des arbres
la montagne transparente où brûle le singulier, à partir de là
recopier les diverses formes des sexes,
leurs combinaisons
qu'on franchisse la sombre montagne on franchit aussi le lac
le ciel lumineux scintillant, à partir de là, et encore
voler dans tous les hydrogènes, ô
hydrogène, la treizième heure sonnerait-elle
le haut et le bas de l'escalier, la caverne du vide
alors moite de sueur dans ta volonté de déterminer l'amour
toi, tache dans l'intérieur d'une forme
sur les cordes d'argent
tendues entre les étoiles éloignées
sur le ventre sur le dos, tiens-tu à chanter ?
or argent rouge vert multicolore brillant
tourne tourne, de la nuit
(plutôt que du midi la musique des cuivres et des bois...)
face à l'air bleu montant et descendant
de toute sorte les âmes
par cette étrange combinaison l'homme devient tel un glaçon
l'étrange combinaison du masque qui
l'étrange combinaison du
masque
qui

ça commence, ça ne finit...

ça commence, ça ne finit
 un jour riant ça se répètera
 même si ça commence c'est toujours fini
 l'île, n'est le royaume de personne
 le miroir de poche de l'hiver, toujours là
 un puits sans la vue, une gorge, le fond d'un lac
 où se distingue une forme d'homme
 étrange, les tiges de plantes sans fleurs, là
 si ça commence ça finit
 peut-être, contre la péninsule de l'île solitaire les vagues ne frappent
 ne lancent la courbe, si les vagues frappaient —
 dans ce lointain la voix familière du sang écume
 la glacière de l'île d'une opacité
 de dix épaisseurs, les saisons s'effacent le royaume n'existe plus
 il n'y a que le souvenir de l'amour
 à enfouir le salpêtre aux sept couleurs qui se rattache
 aux rives du fleuve vert, aux fleurs sans nom, au volcan
 il n'y a que le vent à graver
 le chant antique, la seule forme du chant
 si ça finit ça commence, si c'est en passe de finir
 le royaume invisible écume et murmure
 la montagne est un feu, l'île s'éloigne
 de qui est le sein qui dans la nuit tend bleues les chaînes
 des terminaisons du cerveau vers l'interstice entre les étoiles
 de l'envers du royaume immense et indistinct vers le flot des étoiles
 de sable, vers ce fréuissement
 la fin est en passe de commencer

sans cesse